

Un maillon de La Perrière

Philippe est né dans une famille nombreuse, bourgeoise et mal aimante. Soixante-cinq ans plus tard, il a la fierté d'avoir redonné vie au domaine viticole que son père avait laissé péricliter.

Je suis né à La Perrière, dans le lit de mes parents, ici même où je vivrais toujours soixante-cinq ans plus tard. Mais je ne sais rien du jour de ma naissance. Sans doute faisait-il froid en ce 5 décembre, mais on ne m'en a rien dit. Un huitième enfant en pleine guerre fut certainement accueilli comme un cadeau du Ciel... Quel cadeau ! Mais dans la famille on ne se pose pas ces questions. On prend tous les enfants que le Seigneur veut bien donner, sans songer aux difficultés matérielles, mais sans effusion de joie non plus. Souvent, je m'interrogerai. Pourquoi avoir autant d'enfants sans se soucier des conditions de vie qu'on a à leur offrir ? Mais comment pourrais-je m'en plaindre ? C'est à cette forme d'inconscience que je dois d'avoir vu le jour.

Ma mère a déjà trente-huit ans. Mimine, ma sœur aînée, en a quinze. J'ai pour parrain et marraine ma cousine Dédette et son frère, dont je suis assez éloigné tant géographiquement que par le mode de vie, mais je suis fier d'être le filleul de cet homme à la réputation sulfureuse qui apparaît parfois dans son bel uniforme de légionnaire.

Parmi les personnages qui peupleront mon enfance figurent aussi Bobi et Marie-Louise, qui vivent aussi sur le domaine. Ils élèvent pour leur propre compte des vaches, des poules, des oies et autres canards qui donnent aux lieux des allures de ferme. Partout, les animaux broutent l'herbe des pelouses et vaquent à

leur guise, sans que mon père, pourtant austère et rigoureux, ne trouve à protester.

Dernier de huit enfants, je me perçois comme surnuméraire. Ma mère s'occupe des études de mes frères et sœurs. Je suis celui dont on n'a pas le temps de prendre soin. Je suis une gêne. Je suis en manque d'affection, privé de l'amour d'un père qui ne s'adresse à moi que pour me rabrouer et d'une mère trop occupée à préparer l'avenir de ses aînés. Celle-ci voudrait faire croire — à qui ? — que je suis son chouchou, mais je sais qu'il n'en est rien. Elle ne prend aucun soin de moi, me laisse vaquer à ma guise et, pour peu que je refuse d'y aller, n'insiste pas pour m'envoyer à l'école.

Sans doute mon père ne me déteste-t-il pas, mais il n'en montre rien. Je suis de toute évidence un poids dont on se débarrasserait volontiers. Je n'ai d'ailleurs rien pour plaire. Je suis laid. Je suis bête. Et, en plus, je souffre d'énurésie.

Je suis pourtant le descendant d'une famille bourgeoise du XIXe siècle que la fortune et le rang social dispensaient de travailler. J'en ai hérité un certain goût pour la culture et, surtout, un lien très fort qui m'attache au domaine où mes ancêtres ont évolué.